
Dialectologie grecque

Dialectologie du grec ancien

Sophie Minon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1933>

DOI : [10.4000/ashp.1933](https://doi.org/10.4000/ashp.1933)

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 78-86

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Sophie Minon, « Dialectologie du grec ancien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 29 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1933> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1933>

DIALECTOLOGIE DU GREC ANCIEN

Directeur d'études : Mme Sophie MINON

Programme de l'année 2015-2016 : I. *Inscriptions d'Argolide*. — II. *Poésie épigraphique dialectale*. — III. *Noms de personnes et histoire des mots*.

Conférences d'ouverture : La dialectologie grecque : l'étude de la langue en mouvement dans l'espace et le temps et de ses usages

Hommage liminaire à l'École française de dialectologie.

Introduction. Quelques jalons dans l'histoire de la dialectologie : des poètes-philologues alexandrins à W. Labov.

1. À l'origine de la tradition dialectologique : l'étude philologique des sources littéraires;
 2. Grammairiens, néo-grammairiens et linguistes dialectologues;
 3. Dialectologie et épigraphie antiques.
- A. Des dialectes à la koinè : standardisation, rémanence et résurgence dialectales
1. La notion de dialecte : définitions des anciens et des modernes;
 2. La *koinè* comme dialecte : la voie ouverte par A. Thumb;
 3. Convergences et *koinésation*.
- B. Histoire dialectale de la langue grecque : lexicque et onomastique
1. « Mots nouveaux et mots rares »;
 2. L'onomastique épigraphique comme laboratoire autant que conservatoire;
 3. Répertoires de gloses et scholies d'époque byzantine.
- C. Différents usages linguistiques : la dimension socio-culturelle de la langue
1. Variations diastratiques (ou sociolinguistiques) et diaphasiques (vernaculaire et véhiculaire);
 2. Le style soutenu : a) dialectes et genres littéraires (notamment la formation de *koinai* littéraires); b) l'ordre des mots en prose administrative et littéraire : syntaxe, pragmatique et esthétique.

Ces premières conférences d'introduction à la thématique d'ensemble du séminaire ont été l'occasion d'étudier la dédicace des Lacédémoniens à Olympie *IvO* 252 = *CEG* 367 = Zizza 2006, n° 22, confrontée à sa citation chez Pausanias (V 24, 3), afin de montrer la supériorité sur les sources littéraires de la documentation de première main que constituent les textes inscrits. L'étude d'un texte mycénien (Cnossos, tablette d'argile KN267 = Sd0409+0481 (Chadwick, Killen, Olivier, *The Knossos Tablets*, 1971⁴, 287 = *Docs* ², p. 366, XIII^e s., cf. Y. Duhoux, *Le mycénien*, Nancy, 2013, p. 52) a permis d'illustrer la faiblesse du système graphique syllabique pour noter la langue flexionnelle qu'est le grec ancien. Ont été mis en lumière les progrès de la dialectologie consécutifs au « manifeste de Nancy » que fut la publication

en 1984, dans le *BSL* 79, p. 155-203, de l'article de M. Bile, C. Brixhe et R. Hodot intitulé : « Les dialectes grecs, ces inconnus » : de nombreuses monographies dialectales ont été publiées, et l'attique et les différentes variétés de *koinai* ont été promus au statut de dialectes, sous l'impulsion de l'école dialectologique de Nancy autour de C. Brixhe, l'éditeur des premiers volumes de la série intitulée *La koine grecque antique*, dont le premier volume est paru en 1993, le dernier, le volume 5, sur les alternances codiques, en 2004. Le sujet a été récemment repris, dans une perspective cette fois régionale, lors d'une journée d'étude qui a donné lieu aux actes que j'ai publiés en 2014 dans la collection *Hautes études du monde gréco-romain* de l'École, sous le titre : *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale*. A été pour finir évalué l'apport à la discipline de la sociolinguistique : la question de l'application du variationnisme aux langues historiques, c'est-à-dire connues seulement par l'intermédiaire d'une documentation écrite, a fait l'objet de mon article : « Variationnisme et épigraphie grecque antique », dans Dupraz, Sowa (éd.), *Genres épigraphiques et langues d'attestation fragmentaire dans l'espace méditerranéen*, Rouen, 2015, p. 275-313.

I. Inscriptions d'Argolide : Épidaure

Introduction à l'étude des inscriptions argiennes d'Argos et d'Épidaure : aperçu d'histoire régionale aux époques archaïque et classique. Mise en perspective des systèmes des alphabets de la zone péloponnésienne septentrionale avec les alphabets attique et ionien, entre 450 et 350 et présentation de l'alphabet argien d'Épidaure, cf. mon article « Les mutations des alphabets péloponnésiens au contact de l'alphabet attique ionisé (ca 450-350 av. J.-C.) », dans *Diffusion de l'attique et expansion des koinai...* Étude de la plus ancienne inscription des comptes d'Épidaure (en réalité, adjudication des travaux de construction du temple d'Asclépios, *IG IV* 1², 102, récemment rééditée par S. Prignitz, *Bauurkunden und Bauprogramm von Epidauros (400-350). Asklepiostempel. Tholos. Kultbild. Brunnenhaus*, Munich, 2014, n° 1, datée ca 400-390. Étude de la plus ancienne dédicace de *phrouroi* de la zone épidaurienne, *IG IV* 2 1 141, récemment rééditée par E. Nieto Izquierdo, *ZPE* 186, 2013, p. 176 sqq.

Gérard Genevrois, auditeur, docteur de l'École, dont la thèse sur le lexique crétois est en cours de publication dans la collection *Hautes études du monde gréco-romain*, a fait une intervention sur la préposition / préverbe *ὀπί* héritée du myc. *o-pi*.

L'étiologie du mythe et du culte d'Asclépios a été l'occasion de confronter au dorien local, cette variété d'argien qu'est l'épidaurien, la langue de Pindare, 3^e *Pythique*, et d'étudier en particulier son tissage dialectal. Le genre lyrique choral impose que cette langue d'inspiration homérique soit de coloration dorienne : tout ionisme homérique est donc dorisé et le genre lyrique explique que des éolismes non homériques rehaussent ponctuellement cette forme spécifique de dorien littéraire.

De l'ode de Pindare, nous en sommes venus à l'étude de l'« hymne » de l'Épidaurien Isyllos, *IG IV* 1², 128, v. 27-56 (péan), ca 280 a. C., à partir de l'édition de A. Kolde, *Politique et religion chez Isyllos d'Épidaure*, Bâle, 2003, et de l'article de P. Sineux, « Le péan d'Isyllos : forme et finalités d'un chant religieux dans le culte d'Asklépios à Épidaure », *Kernos* 12, 1999, p. 153-166, qui nous a fait faire une

première incursion dans le domaine de la poésie épigraphique. La forme métrique de l'hexamètre dactylique cède la place aux ioniques mineures caractéristiques du péan, forme métrique à contre-temps (Dain, § 19) et de rythme montant. Comme c'est attendu à cette époque et à Épidaure, la langue utilisée est déjà empreinte de *koinè* ionienne-attique (e.g. Τρίκκηι, l. 29), même si elle reste fondamentalement dorienne, comme le veut le genre de l'hymne et conformément à l'inspiration pindarique de celui-ci. Les éolismes pourraient en être absents (ambiguïté de θύσαις, l. 31), à la différence de chez Pindare. En revanche, des traits du parler local ressortent ça et là (ἀγγράφοντι, l. 35-36) et même ce qui ressemble à un atticisme (κόρε, l. 47). C'est donc une adaptation aréale de la langue hymnique littéraire, qui correspond à l'appropriation épidaurienne du mythe d'Asclépios, d'origine thessalienne chez Pindare, mise en scène dans le péan du poème d'Isyllos. Le niveau littéraire est inégal, parfois relativement trivial (rapprochement de la question oraculaire, l. 34-35, avec les questions de l'oracle de Dodone, cf. E. Lhôte, *Lamelle oraculaires de Dodone*, Genève, 2006, n° 6, p. 39 sqq.), parfois plus poétique, mais même dans le péan, la forme de référence paraît être davantage l'épopée que la lyrique pindarique. Nombreux homérismes lexicaux : étude du substantif *hapax*, παύστωρ (l. 52).

Parallèle du péan d'Asclépios, H. Engelmann, R. Merkelbach, *Die Inschriften von Erythrai und Klazomenai*, 1972-3, n° 205, péan de ca 380, de forme très similaire à celui d'Isyllos. Nous avons là, bien sûr, une tradition musicale et poétique ancienne du péan. Apollon et Asclépios y sont toujours associés, dans cet ordre généalogique. Parallèle de l'hymne homérique à Dionysos, II, v. 13. Étymologie de Παιάν, Παιών et autres formes, comparée à celle du nom du dieu Πάν. Recherches sur l'étymologie du nom d'Asclépios : reconstruction de l'histoire de la forme à partir des multiples formes dialectales et variantes phonétiques du théonyme. Rapprochements étymologiques avec radicaux connexes. peut-être à ramener à l'unité.

Étude enfin des *iamata* ou *sanationes* d'Épidaure : l'exemple de IG IV 1², 121, après 350 a. C. Présentation de cette littérature aréalogique ou thaumaturgique et de sa dimension paléopathologique, à partir des éditions de L. R. LiDonnici, *The Epidaurian Miracle Inscriptions. Text Translation and Commentary*, Atlanta, 1995, et C. Prêtre et P. Charlier, *Maladies humaines, thérapies divines. Analyse épigraphique et paléopathologique des textes de guérison grecs*, Lille, 2009.

Questions de syntaxe dans le cadre de ces narrations au style indirect (libre) dialoguées entre le consultant et le dieu auquel il vient demander la guérison. La problématique est comparable à celle des inscriptions oraculaires, avec l'intérêt, dans le cas présent, que nous disposons aussi bien des questions que des réponses, qui ont été plus ou moins habilement composées en narrations suivies constituées en succession d'historiettes, chacune munie d'un titre. La fonction « publicitaire » ou politique du dialecte. Fiches étymologiques et dialectologiques : ὑγήης. Différentes formes du nom de la main, χεῖρ. Un nom dialectal de l'œil: ὀπίλλος. Variantes de l'adverbe ἐξαπίνας et propositions étymologiques.

Présentation par une auditrice du séminaire, Claire Tuan, l'auteur du site d'initiation à l'épigraphie grecque antique <http://lespierresquiparlent.free.fr>, des cercles des inscriptions d'Épidaure et de l'inscription thessalienne archaïque en l'honneur du Corinthien Sotairos.

II. Poésie épigraphique dialectale

Conférence d'Alcorac Alonso Déniz (CNRS), le 16 février 2016 : « Tu iras pleurer au tombeau de tes maîtres. À propos de quelques formes dialectales du vocabulaire des rites funéraires à Thespies et à Delphes ».

Cette communication nous a fait quitter un temps le Péloponnèse pour la Grèce centrale : nous ont été présentées des formes dialectales du lexique funéraire à Thespies et à Delphes : béot. ἐμπορίδια, dialectalisme pour ἐπυρίδια ; delph. ἀλλαθεάδες, une variante phonétique avec gémée analogique pour *ἀλαθεάδες (fait à partir de ἀ- et du radical de λανθάνω, en rapport sémantique d'antonymie avec λήθη « l'oubli ») et ὄρια, comme désignation des rites funéraires à accomplir au moment approprié ou à l'« heure » dite. La première partie de cette intervention a été publiée dans la récente livraison de la *Revue des études grecques*, 129, 2016, p. 63-83, sous le titre : « Offrandes funéraires à Thespies : les ἐμπορίδια “sacrifices par le feu” dans *IThesp.* 215 ».

Étude de l'épithaphe poétique de Théios à sa femme décédée, Atthis. Lecture critique de l'article de J. Hanink, « The epitaph for Atthis: A late hellenistic poem on stone », *JHS* 130, 2010, p. 15-34. Étude narratologique de cette mise en scène du dialogue entre les deux époux par delà la tombe. Jeu littéraire dans l'emploi des dialectes : la langue poétique est d'inspiration homérique, colorée dialectalement en dorien de l'endroit, dorien de Cnide ou plutôt, au 1^{er} s. a. C., *koina* est-égéenne, lorsque Théios s'exprime ; mais l'ionien est le dialecte de la défunte, soit que, comme son nom pourrait l'indiquer, elle soit d'origine ionienne (l'Ionie micrasiatique est toute proche), voire d'ascendance attique, soit que l'eschatologie orphique qui inspire ses paroles suppose elle-même, ce qui serait à explorer, une langue plus ionienne que doriennne. L'épigramme est en distiques élégiaques de facture brillante, en quatre strophes alternant des groupes de 2 et de 3 distiques.

Ce texte nous a conduits à étudier une lamelle orphique en or de *ca* 400 trouvée dans la tombe d'une femme à Hipponion (colonie de Locres épizéphyrienne, sur la mer Tyrrhénienne) et publiée dans le recueil traduit en français de G. Pugliese Carratelli, *Les lamelles d'or orphiques. Instructions pour le voyage d'outre-tombe des initiés grecs*, Paris, 2003, p. 33-58. L'eschatologie met en scène l'eau de Mémoire que doit boire le myste pour accéder à la condition de bienheureux (dit ici Bacchos) et échapper à une réincarnation, inévitable s'il buvait à la source d'Oubli (Λήθη). L'arrière-plan cosmogonique est celui de la légende des Titans, coupables d'avoir mangé le petit Dionysos Zagreus et de ce fait foudroyés par Zeus : de leurs cendres seraient nés les hommes, voués à expier par leur vie terrestre cette faute originelle. L'intérêt linguistique de ce texte, lui aussi poétique (hexamètres dactyliques de facture parfois approximative), est d'être rédigé en une langue d'inspiration elle aussi nettement homérique (morph. ἔᾱσι, v. 6 ; εἰρήσονται, v. 7 ; βασιλῆι, v. 12 ; lex. et phraséologie δόμους εὐήρεας, v. 2 ; ἀστερόεντος, v. 9, etc.), mais dorisée. Cette dialectalisation n'a pas comme source, semble-t-il, le dialecte local, celui d'Hipponion (dorien « doux » des colonies d'Italie du Sud, proche de celui de Locres), ni même le dialecte du Samien Pythagore, citoyen d'adoption de Crotona (fondation achéenne), ou de ses successeurs : l'eschatologie orphique et pythagoricienne suppose plutôt une

forme de *koina* littéraire reposant sur un dorien générique ou supradialectal. Des incohérences, comme κρήνα, v. 2, à côté de κράνας, v. 4, ou la forme hapax πιέναι, v. 11, à côté de πιέν, v. 13, rendent clair que la langue de référence est la langue homérique, qu'un léger vernis dialectal dorise de façon à la rendre conforme au canon des textes orphico-pythagoriciens. Cependant, la formule magique canonique des vers 9-11 (Γῆς παῖς εἰμι καὶ Οὐρανοῦ ἄστερόεντος etc.) est très fortement ionisée (à l'exception du datif δίψαι, au /a:/ dorien), ce qui invite à se demander, comme à propos de l'épigramme d'Atthis, si les textes orphiques les plus anciens n'auraient pas été, à la différence des écrits pythagoriciens, écrits en dialecte ionien, cf. G. Pugliese Carratelli, p. 16, qui réfère à un archétype « vraisemblablement rédigé en grec ionien d'Asie ». On verrait donc réalisé ici, du point de vue linguistique aussi, le syncrétisme entre deux traditions philosophiques et mystériques.

Présentation de deux épigrammes béotiennes anciennes publiées par N. Papazarkadas, « Two New Epigrams from Thebes », dans N. Papazarkadas (éd.), *The Epigraphy and History of Boeotia*, Leyde, Boston, 2014, p. 233-251, et recensées par Denis Knoepfler, n° 306 du *Bulletin épigraphique* de la *Revue des études grecques* de 2015, qui ont l'une et l'autre la particularité d'avoir été gravées deux fois, et présentent ainsi le remarquable intérêt de nous procurer deux états successifs de la même *koina* poétique, l'un gravé en alphabet béotien ancien, l'autre en alphabet réformé. Il s'agit d'une part d'un ex-voto à Apollon, probablement Hisménios, l'oracle rendu dans son sanctuaire ayant permis de retrouver des objets consacrés par le Lydien Crésus à l'Amphiarion, probablement de Thèbes, et non d'Oropos. Cette consécration est connue par Hérodote (I 52), ce qui confirmerait l'historicité de Crésus et de l'événement, à moins que l'on n'en déduise au contraire que c'est sur cette consécration qu'Hérodote aurait pu fonder ce qui ne serait alors que fiction. Le texte consiste en quatre distiques élégiaques, lacunaires dans leur second hémistiche, rédigés dans une langue poétique d'inspiration homérique et lyrique comme le montre l'adjectif φαῖνός (< φαῖσνός), tout particulièrement apprécié de Pindare, et transcrit sous la forme lesbienne à géminée φαεννός dans la version en alphabet réformé. L'alphabet du texte A (p. 239) est du VI^e s. : forme des lettres proches de celles de la dédicace à Apollon Ptoios, J. Ducat, *Les kouroi du Ptoion*, 1971, pl. 133-134, comme aussi des inscriptions rupestres que nous avons publiées avec D. Rousset et J. Camp dans *AJA* 119 (2015), p. 441-63, voire notamment p. 446 et 455.

L'autre inscription (p. 224), avec sa regravure du IV^e s. qui figure sur l'autre face de ce tambour de colonne, est une épigramme funéraire en distiques élégiaques, lacunaire sur sa gauche, dont le contexte, public, pourrait bien être la bataille de Platées, celle des Thermopyles, voire celle de Tanagra (458/457). La regravure au IV^e siècle, autour de 371, s'expliquerait dans un contexte de revendication d'identité civique. La langue est la même forme de *koina* poétique béotienne, intermédiaire entre le dialecte local et la *koina* poétique d'inspiration homérique à laquelle Pindare a donné ses lettres de noblesse. Noter la rare forme d'aoriste θανέμεν, avec le morphème d'infinitif emprunté à la catégorie athématique, le datif singulier béotien en -οι, avec la variante graphique -υ, dont ce serait ici la plus ancienne attestation, alors que G. Vottéro n'en mentionnait pas d'exemple avant le IV^e siècle, cf. « Le datif

thématique en -oi et les diphtongues à premier élément long », dans P. Goukowsky et C. Brixhe (éd.), *Hellènika Symmikta*, II. *Études d'archéologie classique*, Nancy, 1995, p. 93 sqq.

Dans cette langue, un /e:/ noté H fruit de l'évolution phonétique d'un ancien /a:/ commune aux dialectes ionien et attique, paraîtrait incongru et est sans parallèle d'après G. Vottéro, « Koinas et koines en Béotie », dans C. Brixhe (éd.), *La koine grecque antique*, 2, 1996, p. 46. Il convient donc d'analyser la forme EPETON, v. 1 (texte A), et ἜΡΕΤΟΝ, v. 5 (regravure B), autrement que l'éditeur, qui compte tenu de la teneur agonistique de la l. 4 la rapprochait de la forme verbale ἠέρετο de l'épigramme d'Histiée de *CEG* 785, l. 1-2 et y aurait bien vu le duel aoriste de ἄρνυμαι. En dehors de l'ionien-attique, on attendrait ἄρετο ; en outre le duel moyen serait en -σθον (échanges entre les formes des désinences primaires et secondaires dès Homère, formes en -ov plus répandues que celles en -ην). S'il s'agit bien d'une forme verbale, seule possibilité : εἶρω « attacher, entrelacer », cf. Pindare, *Ném.* 7, 77 : εἶρειν στεφάνους ἐλαφρόν « tresser des couronnes est doux ». On aurait l'aor. 3^e sg. εἶρε τὸν [α]ῦτο/[-] « il a tressé sa propre (couronne) » (?). Ou bien, dans l'hypothèse toujours d'un duel, εἶρετον.

Exposé d'Elpis Bargiota (M2) sur l'épigramme funéraire de Sôpatra (*SEG* 40, 563, peut-être d'Amphipolis, datée du II^e / I^{er} siècle a. C.), distiques élégiaques en *koinè* poétique d'inspiration homérique mais colorée dialectalement comme non ionienne-attique, qu'elle soit influencée par la *koina* régionale septentrionale ou qu'elle s'inscrive dans la tradition de la lyrique chorale. Intégration de traits empruntés à la langue parlée, comme la forme ξέβε, sans l'allongement compensatoire que l'on attendrait dans la langue poétique, qui est imputable à la *koinè* d'origine attique d'usage en Macédoine. La forme d'aoriste 3^e plur. δῶ-κ-αν est déjà homérique (Chantraine, *GH* I, p. 379); attestée même en attique dès les dernières décennies du IV^e s. (L. Threatte, *Grammar of Attic Inscriptions* II, p. 601), elle est susceptible de se rencontrer en béotien, en thessalien et en dorien (C. D. Buck, *Greek Dialects*, Chicago, 1955, § 138.5). Topoi de la poésie épigrammatique funéraire.

III. Inscriptions d'Argolide : Argos

SEG 11, 314 : loi sacrée d'Argos datée d'entre 575 et 550 (Jeffery) trouvée sur la citadelle de la Larissa. Étude de la forme des lettres, à partir de l'estampage de Vollgraff et de photos prises sur place, du lexique, de l'onomastique et de la syntaxe, à partir des articles récents d'E. Nieto Izquierdo (*ZPE* 194, 2015, 101-107, et P. Probert, E. Dickey, *JHS* 135, 2015, p. 110-131). Questions de phonétique et de morphologie : graphies phonétiques pour rendre les diphtongues en hiatus devant une autre voyelle comme dans la forme du nom d'Athéna, Ἀθαναία, où les deux *iota* rendent non seulement l'articulation vocalique du second élément de la diphtongue /ai/, mais aussi le son (con)sonantique de transition développé pour syllaber en deux syllabes ces deux séquences vocaliques successives et pour faire glisser de l'une à l'autre sans effort, c'est-à-dire sans hiatus provoqué par la reprise de souffle avant l'attaque de la seconde ouverture vocalique. Il importe en effet qu'une fermeture succède à une ouverture pour que soit préservée l'intégrité des syllabes, comme c'est bien connu

(*Traité de phonétique* de M. Grammont, 1933). L’hiatus ne peut être en effet qu’accidentel tant il est coûteux en terme d’énergie phonatoire (deux ouvertures au sein de la même syllabe), de sorte que la langue s’efforce d’y remédier par tous les moyens, mue par le principe banal d’économie ou loi du moindre effort : contraction ou diphthongaison des deux éléments vocaliques, ou au contraire dédoublement ou surarticulation avec articulations vocalique et sonantique successives de l’un des deux éléments pour assurer l’hétérosyllabie. Dans ces textes archaïques (autres exemples contemporains dans la cité argienne de Tirynthe, *SEG* 30, 380, et sporadiquement ailleurs, e.g. Τηῖϔ, *IG* I³ 1372, et cf. Buck, § 56 et 37,2), c’est le troisième effet que l’on observe : la notation reflète l’articulation soignée destinée à préserver à chaque syllabe son intégrité en rendant audible le découpage syllabique, ce qui correspond à une prononciation lente, dans laquelle la diphthongue, élément lourd lui aussi, reste intacte : Ἀθαναῖα correspond à [a^hta^hna^hja], quand la graphie usuelle Ἀθαναῖα rend une prononciation rapide dans laquelle le second élément de la diphthongue est lui-même sonantisé en [j], d’où simplification de la diphthongue dont il subsiste le seul premier élément : [a^hta^hna^hja].

Archaïsmes morphologiques, comme le démonstratif au génitif τῶνδε-ὄν-έν, dont la marque flexionnelle est répétée de part et d’autre de la particule invariable qui dans les autres dialectes sert de finale au démonstratif ὄδε. À comparer avec thess. τουννεουν, *IG* IX 2, 517, l. 17, cf. Buck, § 123. De plus, une deuxième particule à valeur expressive suit encore la marque flexionnelle répétée : -έν, à comparer au -ῖ déictique de l’attique, e.g. dans τουτον-ί. Cette particule est à mettre en relation avec la particule exclamative ἦν, souvent utilisée dans la *junctura* ἦν ἰδοῦ (e.g. Euripide, *Héraclès* 867) et avec le latin *ēn*, peut-être emprunté au grec. Formes dialectales du nom du *damiorgos* et explication phonétique de la simplification de δαμοργεόντων en δαμοργόντων. Étude des noms, en particulier les rares Ἐράτυος (cf. C. Dobias-Lalou, *Verbum* 1995-1996, p. 267-268, L. Dubois, *RPh* 88, 2014 [2016], p. 69-70), Ἐξάκεστος et Ἐρύρο[ιρος].

Explication syntaxique des dernières lignes du texte, l. 12-13 : critique des dernières propositions d’interprétation. Nieto propose : ἡοῖζ δὲ δαμοργ[ία λοῖ], ἀ[να]νκασάτῳ. Ἠὸ δ’ ἀμφιπολος μελεταινέτῳ τούτων. Probert, Dickey : ἡοῖζ δὲ δαμοργὸ[ς] ἐπα[να]νκασάτῳ, Ἠὸ δ’ ἀμφιπολος μελεταινέτῳ τούτων, avec une structure corrélatrice qui justifie la répétition de δὲ dans la proposition principale qui suivrait, selon elles, la relative du diptyque, cf. Hom. *Il.* VI 146 : οἷη περ φύλλων γενεή, τοῖη δὲ καὶ ἀνδρῶν et Dubois, *IGDOP*, n° 109. Pour un exemple littéraire de relative à l’impératif, elles citent Platon, *Lois* 11, 935e. Mais l’on pourrait objecter à cette reconstruction que l’on aurait plutôt attendu en ce cas l’anaphorique τούτων en tête.

Je ne suis pas sûre, pour ma part, qu’il y ait l’espace nécessaire dans la lacune pour restituer λοῖ comme le propose Nieto, et les lettres pointées par Probert, Dickey me paraissent l’avoir été de façon un peu optimiste, de sorte que j’aurais tendance, pour ma part, à revenir plus prudemment à l’édition telle qu’elle figure dans le manuel de Buck, n° 83, et a été reprise dernièrement dans le manuel de S. Colvin, *A Historical Greek Reader*, Oxford, 2007, n° 37 : δαμοργὸ[ς] [ἐπ]α[να]νκασάτῳ. La solution la plus économique consiste alors à revenir à l’interprétation de Buck, p. 283, en voyant dans ἡοῖζ δὲ une relative elliptique à valeur d’interrogative indirecte : le sens

serait « (en cas de dommage, qu'on répare), et qu'un damiurge impose avec quoi (/ de quelle manière). Et le gardien du sanctuaire y veillera ». Les relatives elliptiques sont rares, mais Probert, Dickey citent l'excellent parallèle de Platon, *République* 7, 520c, dans le mythe de la caverne : γνώσεσθε ἕκαστα τὰ εἶδωλα ἅττα ἐστὶ καὶ ὧν « Vous saurez de chaque image ce qu'elles sont et de quoi (elles sont les images) ». Il est vrai que l'on attendrait une ponctuation qui délimite la relative elliptique juste après ἡοῖζ δὲ, mais on notera au moins deux ponctuations l'une injustifiée, l'autre inattendue syntaxiquement : l. 5, avant le τε, et non après, à la suite du premier anthroponyme, Συλεύς, et l'autre, à la suite du dernier mot du texte.

Conférence d'Éric Lhôte (université de Lille), le 10 mai : « Les dialectes dans les nouvelles inscriptions oraculaires de Dodone ».

À partir de la récente publication de nouvelles lamelles : S. Dakari, I. Vokotopoulou et A. P. Christidis, *Τὰ χρηστήρια ἐλάσματα τῆς Δωδώνης τῶν ἀνασκαφῶν Δ. Εὐαγγελίδη*, Athènes, 2013, 2 vol. (ci-après *DVC*) : 4216 numéros postérieurs à la publication du livre d'Éric Lhôte : *Les lamelles oraculaires de Dodone*, 2006 (167 numéros). La conférence a porté sur les lamelles répertoriées dans cette édition sous les n^{os} 471A, 473B, 483A, 491A, 492A, 505B et 513A.

E. Lhôte met notamment en évidence la façon dont l'analyse conjointe de la forme des lettres et des formes linguistiques dialectales de ces questions oraculaires peut permettre d'élucider la question de l'origine du consultant. C'est ainsi qu'en *DVC* 491A, la conjonction de l'*iota* brisé, susceptible d'être employé à Corinthe, à Phlious, en Achaïe, en Arcadie du Nord-Est (Phénéos) et en Crète, et de la forme avec aspirée et degré *e* radical de l'adjectif *ἠερός*, oriente nécessairement vers l'Arcadie, puisque les autres régions citées n'emploient que sa forme *ἠαρός*. Pour *DVC* 483A, la présence du même *iota* brisé et du *san* (M) comme notation de la sifflante sourde, mais l'emploi d'un *epsilon* de forme E pour noter brèves et longues, alors qu'à Corinthe ou Phlious, le signe sert uniquement à noter le /e:/ oblige à considérer l'inscription comme d'origine achéenne, sans que l'on puisse préciser si la provenance est l'Achaïe ou l'une de ses colonies occidentales.

Parmi les traits linguistiques sur lesquels il m'est paru utile de revenir, signalons en *DVC* 473B la triple *junctura* *λοῖον καὶ βέλτιον καὶ ἄμεινον*, où l'on peut chercher à restituer les sens distincts hérités des trois adjectifs au comparatif ou au positif : si le premier était en rapport avec le verbe (φ)λῆν « vouloir », sous la forme d'un ancien comparatif neutre à degré *o* radical, le sens pourrait être alors « plus conforme à la volonté divine », mais une autre hypothèse est proposée par E. Dieu, *Supplétisme* 2011, p. 191-227 : rapprochement plutôt avec la famille de ἀπολαύω, ληίς, ληίη, λεία, notions de « butin, gain, profit ». Le vocalisme *o* remonterait alors à l'indo-européen (*loh2-w). Noter un positif *λοῖός*, au sens alors probable de « bon, utile », Wachter, *NAGVI* 2001, p. 82, Cor71e, inconnu de Lamberterie, *Adjectifs en -υς*, 1990. La notion de volonté s'attacherait plutôt au comparatif βέλτιον, dont le radical est à mettre en relation avec celui de βούλομαι, voir E. Dieu, p. 183-191. Quant à ἄμεινον, il pourrait devoir être mis en relation avec les verbes μινύω, μινύθω, μείων, et la notion de « diminution », sans être lui-même comparatif : on pourrait y avoir l'ἀ- privatif en premier élément de ce qui serait un composé indiquant l'absence

de diminution, le non préjudiciable, cf. E. Dieu, p. 51-52. On aurait alors une gradation d'ordre décroissant, évoquant successivement le « (plus) profitable », le « plus désirable » et, pour finir, le « non préjudiciable ».

Intéressante forme *hēssan*, *DVC* 483A, dans un contexte malheureusement lacunaire : soit la « défaite », avec un déverbatif issu de *ἡσάομαι* « être vaincu, défait », soit le participe d'un aoriste actif factitif créé à partir de *ἔζομαι* et attesté chez Homère, sous la forme de participe *ἔσ(σ)ας*, *ἔσσαι* chez Pindare, cf. *ἴσσαντα*, *ἰσάμενος*, C. Dobias-Lalou, *Le dialecte grec des inscriptions de Cyrène*, 2000, p. 154.

Pour E. Lhôte, la fréquentation du sanctuaire de Dodone est régionale, au sens large (Macédoniens et Thessaliens), excluant des consultants venus du Péloponnèse. Des traits pouvant relever de l'éléen sont interprétés par lui comme nécessairement à mettre en relation avec les petites colonies éléennes d'Épire qu'étaient *Elateia*, *Pandosia*, *Boucheta* et sans doute *Batiai*, toutes réunies par synœcisme dans *Cassôpée*, cf. M. H. Hansen, T. H. Nielsen, *An Inventory* 2004, p. 342, s. n. *Batiai*, n° 88. Mais les caractéristiques de *DVC* 491A, datée *ca* 450-400, avec un *iota* brisé, caractéristique de la Crète, Corinthe, l'Achaïe, *Phleious* et *Phénéos* d'Arcadie, et une forme à aspiration initiale notée *hiēpōs*, avec le vocalisme *e* non dorien, mais bien arcadien, rend l'attribution à cette cité d'Arcadie la seule possible, me semble-t-il.

Onomastique anthroponymique : projet franco-britannique (EPHE, IUF, Oxford University) LGPN-Ling : analyse linguistique des noms de personnes grecs antiques. Dictionnaire numérique et imprimé.

Séance de méthodologie de l'analyse anthroponymique : reconstruction formelle et interprétation sémantique, à partir de l'exemple du nom *Ἀγαθάμερος*. Apports de la dialectologie à l'étude des anthroponymes ou comment la coexistence de variantes permet parfois d'élucider l'étymologie (exemple des noms en *Δαμ-*, pouvant recouvrir *ḍām-*, radical de *δημος*, ou *ḍām-*, de *δαμάζω*, *δάμνημι*).

Présentation du dossier onomastique des noms en *Αίσχυροβ-*, à paraître dans l'introduction des actes du colloque sur *La suffixation des anthroponymes grecs antiques* coorganisé à Lyon en septembre 2015 par Laurent Dubois, Claire Le Feuvre et moi-même, dont la publication dans la collection *Hautes études du monde gréco-romain* est programmée pour 2017.

Des noms de personne ont été régulièrement analysés durant les conférences, en corrélation avec les recherches menées dans le cadre du projet. Des étudiants et auditeurs du séminaire ont contribué à ces travaux : les Dr. Jean-Claude Chuat, Gérard Genevrois et Enrique Nieto Izquierdo. Les résultats mis en ligne seront mis à disposition du public.